

# Hommage à Henri Isliker

Août 2007



Chère Marguerite, chers enfants, chère famille, chers amis,

La communauté scientifique, qu'elle soit lausannoise, lémanique ou helvétique, est aujourd'hui dans la tristesse, car elle vient de perdre en la personne d'Henri Isliker un de ses membres les plus éminents. Pour ceux d'entre nous qui avons été ses élèves, à cette tristesse s'ajoute le sentiment d'être un peu orphelins, tant l'exemple d'Henri nous a marqués et nous marque encore dans nos activités. De plus, qui parmi ceux qui lui ont réservé une ovation bien méritée lors de la récente célébration des 30 ans de l'immunologie lausannoise pouvait présager que nous nous retrouverions deux mois plus tard pour lui adresser un dernier adieu ?

C'est donc avec une profonde émotion que je prends la parole lors de cette cérémonie pour rendre un bref et dernier hommage à celui que j'ai eu l'immense privilège de côtoyer pendant près de 50 ans et dont la riche personnalité a influencé toute ma carrière.

Ma première rencontre avec Henri a eu lieu dans des circonstances très particulières. C'était au printemps 1958 et j'étais en train de passer mon deuxième propé de médecine. Pour la première fois, cette épreuve comportait un examen oral de biochimie. L'examineur était un jeune professeur de 36 ans qui venait d'être nommé à la Faculté de médecine de l'Université de Lausanne. Or, comme il était tout juste arrivé de Berne, ce jeune professeur, qui n'était autre qu'Henri Isliker, n'avait pas eu l'occasion de nous enseigner la biochimie, car celle-ci faisait encore partie de la physiologie. Je dois avouer que mes connaissances en biochimie étaient de ce fait plutôt lacunaires et que j'appréhendais cet examen avec un professeur pratiquement inconnu. Fort heureusement pour moi, une collaboratrice scientifique de l'Institut de physiologie, qui co-examinait avec Henri, était escrimeuse et elle lui signala que deux jours plus tôt j'avais gagné le championnat suisse juniors au fleuret. Du coup, Henri fut très intéressé d'en savoir plus et l'examen s'orienta vers les subtilités de l'escrime plutôt que vers celles de certains cycles biochimiques qui ne m'étaient pas très familiers. Je vous raconte cette anecdote parce qu'elle illustre un des traits de caractère d'Henri, une curiosité naturelle dans les relations humaines qui le poussait parfois à dévier totalement la conversation pour en apprendre plus sur son interlocuteur.

Les autorités politiques vaudoises en charge de la nomination d'Henri Isliker au rang de professeur extraordinaire n'avaient probablement pas réalisé la chance incroyable que la Faculté de médecine avait eue en l'attirant à Lausanne. Elles n'avaient certainement pas pressenti les changements spectaculaires qui allaient survenir sous l'impulsion d'Henri en l'espace d'une dizaine d'années, avec la création successive de 3 instituts de

recherche, l'Institut de biochimie, l'ISREC et l'unité lausannoise de l'Institut Ludwig. Sans aucun doute, la création de ces 3 instituts a constitué un pôle d'attraction pour des chercheurs de haut niveau et a conféré à Lausanne une réputation internationale en matière de recherche biomédicale, tout particulièrement dans deux disciplines en pleine expansion, l'immunologie et l'oncologie.

A mon sens, l'ensemble de ces réalisations, qui témoigne de l'esprit visionnaire de leur instigateur, constitue un véritable exploit, un tour de force exceptionnel, si l'on tient compte du contexte de la politique de la science qui régnait en Suisse au début des années 60. Fortement inspiré par les expériences vécues lors de son séjour à Boston, à la Harvard Medical School, Henri avait réalisé avant beaucoup d'autres que la politique de la recherche devait évoluer en Suisse de façon à favoriser des conditions de travail attrayantes pour les meilleurs chercheurs, d'une part, et à encourager les contacts entre spécialistes de différentes disciplines, d'autre part. De plus, Henri avait compris, là encore avant beaucoup d'autres, la nécessité de développer un partenariat étroit entre financement public et financement privé, pour assurer à long terme les moyens matériels indispensables à l'épanouissement d'une recherche de qualité.

Pour ceux d'entre nous qui avons eu le privilège de lui succéder à la tête des instituts qu'il a créés, nous avons pu apprécier à sa juste valeur l'extraordinaire vision dont Henri a fait preuve très tôt dans sa carrière pour favoriser le développement d'une recherche biomédicale de pointe à Lausanne. C'est donc avec une vive satisfaction que nous avons appris en 1995 que la Fondation Marcel Benoist lui avait attribué son prix annuel, tenant à récompenser non seulement un scientifique éminent, mais aussi une personnalité qui avait œuvré inlassablement en faveur de l'encouragement de la recherche scientifique.

Dans l'allocution qu'il avait prononcée lors de la remise de ce prix, Henri avait tenu à souligner que son engagement en faveur des intérêts scientifiques de la Suisse romande avait été basé sur le soutien et l'influence de collègues et amis suisses-allemands. Sans aucun doute, nul autre que lui n'était mieux placé pour le faire. Né à Genève d'une mère genevoise et d'un père schaffhousois, formé à Bienne et à Berne, Alémanique installé à Lausanne dès le début de sa carrière professorale, associé par mariage à une ancienne famille vaudoise, Henri avait toutes les qualifications pour défendre la position des Romands auprès des instances fédérales.

Mais si ses efforts ont été couronnés de succès, je suis persuadé que cela est surtout dû à sa personnalité rayonnante, à ses talents de négociateur, à l'utilisation judicieuse d'un carnet d'adresses bien fourni et sans cesse renouvelé et à un optimisme sans borne qui lui ont permis de franchir victorieusement les nombreux obstacles qu'il a rencontrés tout au long de sa carrière.

A cet égard, vous me pardonnerez de vous faire part d'une autre anecdote à laquelle j'ai été directement mêlé et qui est révélatrice des talents d'Henri à retourner des situations très compromises.

Comme vous le savez, c'est grâce à l'entregent d'Henri que l'Institut Ludwig, au début des années 70, a décidé de créer une unité de recherche à Lausanne, en dépit de son

choix de Zurich pour son siège administratif. Or, deux ans après le début des activités de l'unité, à la suite d'une donation très importante effectuée en faveur de l'Institut par M. Ludwig, citoyen américain, nous fûmes avertis de l'existence de contraintes administratives imposées par le fisc américain qui étaient susceptibles de remettre en question la présence d'une unité à Lausanne. Convoqués d'urgence à Zurich par le président du Conseil d'administration de l'Institut Ludwig, Henri et moi apprîmes avec consternation qu'une analyse de la situation hospitalo-universitaire en vigueur à Lausanne par un cabinet d'avocats new-yorkais avait conclu à la nécessité de fermer l'unité lausannoise dans un délai de quelques mois. J'étais bien-sûr très abattu par cette nouvelle et, comme vous pouvez l'imaginer, pas très loquace lors du trajet de retour effectué dans la voiture d'Henri. Lui-même ne parlait pas beaucoup jusqu'au moment où, arrivés aux environs de Berne, nous dûmes nous arrêter pour prendre de l'essence. C'est alors qu'Henri, avec ce sourire qu'on lui a toujours connu, me dit : « Je crois que j'ai une idée pour contourner les exigences des avocats ». Deux semaines plus tard, il avait tout arrangé et l'unité lausannoise pouvait poursuivre ses activités en toute légitimité.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les multiples autres activités d'Henri au sein de commissions du Fonds national, d'organisations internationales comme l'OMS, l'Union internationale contre le cancer, le Centre international de recherche sur le cancer ou de nombreuses fondations. Comme pourraient en témoigner les représentants de ces institutions qui sont ici, partout Henri s'est signalé par un engagement exemplaire et un dévouement inlassable, par la rigueur de sa pensée et son soutien inconditionnel à la recherche biomédicale, qu'elle soit fondamentale ou orientée vers le patient.

Je me bornerai à évoquer une facette un peu moins connue des intérêts d'Henri, je veux parler de son engagement en faveur des pays en voie de développement. A la suite de contacts avec d'éminents immunologistes travaillant à l'OMS, Henri s'est fortement impliqué dans la création d'un Centre de recherches et de formation en immunologie destiné à des chercheurs et des enseignants en provenance des pays en voie de développement. Grâce à lui, ce Centre, patronné par l'OMS et financé par la Confédération, a pu être intégré dans l'Institut de biochimie. De plus, Henri, estimant judicieux d'aller sur le terrain, n'a pas hésité à participer à plusieurs missions d'enseignement dans différents pays africains dans des conditions souvent difficiles et parfois dangereuses. Fort heureusement, Henri a eu la sagesse de consigner par écrit les souvenirs de sa vie professionnelle et la partie consacrée aux missions effectuées en Afrique, en Amérique latine et en Asie permet de se rendre compte à quel point il a consacré une partie importante de son énergie à promouvoir le développement de la recherche dans ces pays.

Avant de mettre un terme à ces propos qui, j'en suis bien conscient, ne reflètent qu'imparfaitement et trop modestement les qualités scientifiques et humaines d'Henri, j'aimerais m'adresser directement à Marguerite pour lui dire combien nous sommes en communion étroite avec elle et sa famille en ces jours de deuil.

Chère Marguerite, la tristesse qui est la nôtre aujourd'hui n'a d'égale que la reconnaissance que nous avons envers Henri, reconnaissance pour ce qu'il nous a

appris et ce qu'il a accompli, reconnaissance pour la loyauté, la fidélité et l'amitié qu'il nous a témoignées. Sache que cette reconnaissance s'adresse également à toi, car si Henri a accompli ce qu'il a accompli, a réussi ce qu'il a réussi, a été ce qu'il a été, c'est aussi et surtout grâce à toi. Tu ne m'en voudras pas, je l'espère, de terminer avec ces quelques mots, bien connus, de Charles Péguy, que je crois qu'Henri aurait appréciés.

« La mort n'est rien. Je suis seulement passé dans la pièce à côté.

Je suis moi, vous êtes vous. Ce que nous étions les uns pour les autres, nous le sommes toujours.

Donnez-moi le nom que vous m'avez toujours donné. Parlez de moi comme vous l'avez toujours fait.

N'employez pas un ton différent, ne prenez pas un air solennel et triste. Continuez à rire de ce qui nous faisait rire ensemble.

Priez, souriez, pensez à moi...

Je vous attends. Je ne suis pas loin, juste de l'autre côté du chemin. »

Henri, c'est promis.

*Jean-Charles Cerottini*